

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

ABONNEMENT:

Un An, en Ville - - \$4.00

Un An, par la Poste \$3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL - - - - - Redacteur.

LA VALLEE DE L'OTZAWA

Édition Hebdomadaire du Journal

LE CANADA

ABONNEMENT:

Un An, en Ville - - \$3.00

Un An, par la Poste \$1.00

12eme. Annee. No. 248.

Ottawa, Mercredi 23 Decembre 1891.

Le Numero : 2 Cents.

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VII

Les derniers articles — mes portraits principalement — m'ont valu, dans une certaine presse, quelques injures. Ils ont été commentés favorablement et reproduits, à l'infini, d'autre part. Ainsi donc, les encouragements trop flatteurs qu'ils m'ont rapportés — et dont je remercie très vivement ceux qui me les ont adressés — me promettent de ne point m'en souvenir des outrages.

Je n'ai pas la prétention, évidemment, d'inventer ou de découvrir le second Empire ou les hommes qui l'ont servi. Cependant, on m'accordera peut-être que peu d'écrivains, avant moi, ont donné, de cette période historique et des personnalités qui l'ont traversée, une narration aussi complète, aussi intime que celle que je publie ici.

De tous les hommes du second Empire, le plus ignoré, le plus oublié même, et non le moins important cependant, est à coup sûr, M. le comte Walewski — dont la figure hautaine, quelque peu dédaigneuse et trop sentimentale, par certains côtés, s'éclaircit et disparaît, soudainement, au plein de la gloire — ou si on préfère un autre mot — de la puissance de l'empereur Napoléon III.

Il y a là, peut-être, une injustice. M. le comte Walewski fut, en effet, l'un des collaborateurs les plus intimes et les plus précieux de l'empereur. Trois grands seigneurs, très mondains, très brillants dans les salons comme dans la politique, il avait le masque de Napoléon Ier, et une légende veut qu'il en ait été le fils.

Le secret de cette naissance ne l'empêcha point, toutefois, de servir avec dévouement et avec habileté le gouvernement du roi Louis-Philippe, et ses amitiés avec MM. Guizot, Thiers et le duc d'Orléans sont célèbres. Elevé à l'école de M. de Talleyrand, il fut, au sein de son salon, le confident de M. Thiers et de son Empire, il ne cessa de conserver avec son chef politique de la veilles, devenu son ami, les plus cordiales relations.

Il eût désiré même rallier à la cause de l'empereur le malin homme d'Etat; mais M. Thiers fit longtemps le coquet devant les ouvertures et les instances de M. Walewski — si longtemps en vérité, que la mort du comte survint, sans que les projets eussent reçu le moindre commencement d'exécution.

Après avoir, un instant, rêvé, dit une légende fantaisiste, de croquer, d'être roi de Pologne, M. le comte Walewski décida de rester en France, et lorsque l'empereur fut proclamé, il était ambassadeur du prince Louis à Londres. Très aimé de la société anglaise, au milieu de laquelle il avait vécu, il réussit à apaiser les difficultés que les desseins du prince-président soulevaient dans la politique du cabinet britannique, et avec l'aide de son ami, lord Palmerston, il rallia au parti de l'empire les réfractaires, ceux que le seul nom de Napoléon semblait effrayer.

J'ai dit comment il parvint à faire admettre par les ministres de la Reine, par la Reine elle-même, que Napoléon, serait reconnu par l'Angleterre, comme troisième empereur des Français, alors qu'on ne voulait voir en lui qu'un Napoléon II; et cette question, qui peut nous paraître aujourd'hui puérile, eut alors une extrême importance, menaçant même de provoquer des complications diplomatiques fort inquiétantes.

Il entrevoyait, en effet, dans l'abaissement de cette nation au profit de l'Italie, des complications gênantes pour l'avenir de la politique impériale, — et l'ombre grandissante de la péninsule se dressait devant lui comme un péril, aisé à détruire encore, mais difficile à conjurer en un prochain lendemain.

M. Nigra n'ignorait pas les sentiments du comte Walewski à cet égard et leurs relations conservèrent toujours un caractère de réserve, sinon de froideur, que l'on commentait à la Cour. Il n'en était pas ainsi entre M. le comte Walewski et M. le prince de Metternich. Très liés, et s'entendant à merveille, ils marchaient dans une unité parfaite d'idées.

C'est grâce à cette amitié même, que M. Walewski se trouva, un peu malgré lui, entraîné dans l'organisation de l'affaire du Mexique. Quoique ayant fait, sur cette question, toutes les observations qu'il jugea nécessaires, quoique désapprouvant même cette expédition, il donna son appui à sa réalisation et prêta son concours aux réunions que l'impératrice, Mme de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, M. Hidalgo, et Mme d'Arcos avaient décidées pour la discussion du dessein commun, pour la mise en pratique — selon la pittoresque expression de M. de Metternich lui-même — du *rêve californien*.

Lors de son passage au ministère d'Etat, M. le comte Walewski fut en rapport avec la plupart des hommes qui ont occupé et qui occupent encore, actuellement, vieillies et chargés de gloire, un rang important dans les arts et dans les lettres.

A une époque où tant ce qui touchait à la littérature, au journalisme ou à l'art était suspect, ou surveillé avec la plus jalouse autorité, il fut un libéral, un amateur éclairé et sincère du Beau, et le monde spécial de ceux qui travaillent, qui créent, lui doit, sans nul doute, quelque reconnaissance. C'est à lui, en effet, que revient l'honneur d'avoir jeté les bases de la loi sur la Propriété littéraire et artistique.

On connaît sa liaison avec Rachel, qu'il aimait profondément et qui lui donna un gage vivant de l'affection qui l'unissait à elle. Lorsque la tragédienne se sentit mourir, elle écrivit à Mme la comtesse Walewski — de qui je ne tiens pas ce détail, on le comprendra aisément — une longue lettre, par laquelle elle osait confier dans sa bonté, lui recommander son enfant et le lui léguer.

M. le comte Walewski, quoique s'étant accordé avec la pensée de l'impératrice au sujet de la guerre d'Italie et de l'expédition du Mexique, n'était point, cependant, goûté par la souveraine qui lui reprochait son caractère entier, ainsi que l'influence très réelle qu'il eut un moment sur l'empereur.

Lorsque le spirité Home, dont j'ai conté déjà l'histoire, vint aux Tuileries, M. le comte Walewski fut un de ceux, en effet, qui s'élevèrent vivement contre l'admission de cet homme à la Cour. Il ne pouvait concevoir, en vérité, qu'à l'heure où Napoléon III se rendait à Stuttgart pour son entrevue avec l'empereur de Russie, on ne s'occupât à la Cour, alors à Biarritz, que des jongleries d'un charlatan.

Le comte Walewski, dans son attitude toujours correcte, dans sa respectabilité, portait ombrage aux têtes folles des Tuileries et on ne le voyait, dans l'entourage des souverains, qu'avec un certain embarras. Très mondain, toutefois, ainsi que je l'ai dit, nulle maussaderie n'était en lui. Les bals qu'il offrit à la société parisienne et à celle des Tuileries, au ministère des affaires étrangères, sont restés fameux et furent le point de départ de ces fêtes merveilleuses qui mirent autour de l'agonie du second Empire comme un mouvement de houle, favorable à la Russie, lorsqu'il s'agit d'arrêter les préliminaires de la paix avec cette puissance, autant, alors, il se montra hostile à toute alliance avec Victor-Emmanuel, contre l'Autriche.

à Strasbourg, je crois, le comte Walewski n'était plus au pouvoir, mais paraissait, dans les desseins de l'empereur, indiqué pour reprendre en mains les affaires du pays. En dépit des injustices, des rivalités, ce fut alors, autour de son cercueil, une sincère manifestation de regrets.

Le comte Walewski, en effet, quoique libéral et déplaçant à la coterie des autoritaires qui ne cessaient de tenter d'accaparer l'esprit de Napoléon III, laissa un vide profond dans le monde politique. Son libéralisme lui valut des inimitiés implacables, et dans ses démêlés avec MM. Fould, Rouher, de Morny et Persigny, s'il fut parfois vaincu, il ne se découragea jamais.

Très absolu dans ses idées, très droit dans sa pensée, il n'abiqua point devant ses adversaires et demeura dans une intransigence de principes qui fait de lui une figure, un caractère. Il fut, durant toute sa carrière, un ennemi déclaré de la politique des nationalités, et l'empereur renoua, non sans amertume, à lui faire partager son rêve.

C'est à lui que M. Emile Ollivier doit d'avoir connu Napoléon III et d'être devenu son collaborateur. L'une de ses amitiés les plus fortes aussi, fut celle qui le lia à M. Magne, et il y eut entre lui et cet homme d'Etat une correspondance très curieuse sur la politique impériale dont la publication — s'il était possible de la tenter — formerait comme l'un des documents les plus vrais, les plus vivants de l'histoire du second Empire.

Je possède quelques pièces intéressantes de cette correspondance. Dans l'une, datée du 13 juillet 1863, M. Magne ne ménage guère M. Rouher. L'échec fait au prestige personnel de l'empereur par l'adjonction d'un tuteur qui s'est présenté et qui a été accepté comme nécessaire; les 10 premières années de l'Empire ravallées contre toute justice et toute vérité, au détriment de l'histoire contemporaine et au profit d'une personnalité exagérée au delà de toute mesure; tous ces faits ne parlent-ils pas d'eux-mêmes? N'ont-ils pas dû faire ouvrir les yeux et diminuer singulièrement l'influence venue de ce côté? Alors que s'est-il donc passé?...

A l'exemple de mon philosophe, j'examine, je ne comprends pas et je m'arrête. Plus tard, en date du 7 août 1866, après Sadowa, M. Magne écrit encore à M. le comte Walewski et il lui fait part de ses appréhensions devant la situation nouvelle de l'Europe. C'est aussi un portrait intéressant de M. de Bismarck.

C'est probablement, parce que je n'entends rien à la politique que j'aime à politique. Oui, Bismarck, le Roi, la Prusse, l'Italie, la France, l'Europe, le passé et l'avenir comparés sont de bien graves sujets d'entretien. A mes yeux, Bismarck n'est pas seulement un conservateur révolutionnaire; il faut être juste, c'est un véritable homme d'Etat, et un caractère. L'avenir pourra détruire son œuvre, mais combien de grands hommes n'ont pas cessé d'être grands, parce que leur œuvre ne leur a pas survécu. Quel qu'il arrive, Bismarck fera figure dans l'histoire.

Le roi de Prusse a un mérite singulier. C'est d'avoir soutenu son ministère à travers tous les obstacles. Si, après avoir approuvé le plan de son ministre et autorisé sa mise en pratique, le Roi l'avait lâché et renié au premier échec, le Roi et la Prusse ne seraient pas ce qu'ils sont. Ce que j'admire dans la conduite de ces deux personnages, c'est qu'ils ont su concevoir un système, le méditer, à fond dans toutes ses parties, préparer lentement et sûrement les moyens d'exécution, bien déterminer leur but, et le moment d'agir étant venu, le poursuivre résolument, avec précision et constance sans se laisser intimider, ni décourager par rien.

On pourra blâmer, au fond, cette partie, personne ne pourra dire qu'elle n'a pas été jouée de main de maître. Bismarck, le Roi ont eu le grand mérite de diriger les événements au lieu de se laisser conduire par eux. La Prusse a grandi, c'est justice. Quant à la France, ce que je vois de plus clair, en ce moment, c'est que les Prussiens y sont détestés. Leur

orgueil blessé, leur conduite à Francfort révolta, mais surtout leurs succès, leur ambition, leur agrandissement ne sont pas vus chez nous sans une vive pointe de jalousie nationale. En province, comme à Paris, je vois ce sentiment se produire avec énergie; c'est ce qu'il importe que l'empereur sache. Pour ma part, je l'ai dit et écrit peut-être trop érudite, la France, malgré son vif désir de la paix, ne se risquerait pas platoniquement, comme l'Autriche, à perdre sa situation, à descendre du premier rang de puissance militaire au second rang. On ne parviendrait pas à l'empereur de n'avoir tiré de son intervention officieuse, ou provoquée de ses conseils, de son influence, d'autre résultat que d'avoir attaché à nos flancs deux puissants et dangereux voisins. Par un juste sentiment des proportions, la France se sentirait relativement affaiblie par cette nouvelle organisation et cette distribution des forces autour d'elle. A ses yeux, les traités de 1815 seraient aggravés.

Eh bien! de deux choses l'une: Ou bien, dans les arrangements qui vont suivre, la Prusse par une abnégation qui n'est guère dans la nature humaine, dans la sienne surtout, fera à la France une part telle que son rang, sa sécurité, sa puissance relative, sa prépondérance actuelle seront équitablement ménagés; dans ce cas, quelques esprits moroses pourront bien, comme l'Italie, pour la Vénétie, voir d'un mauvais oeil que la générosité nous restitue ce que la victoire nous aurait donné; mais le grand résultat étouffera les petites récriminations. On attribuera ces résultats à un plan de conduite prémédité; l'empereur aura triomphé sans combattre. La voix des amis de la paix et celle des patriotes se confondront pour célébrer sa sagesse; jamais il n'aura été si grand. Jamais les villes n'auront été pavoisées et illuminées avec un entrainement plus sincère, telles sont mes conjectures et mes espérances.

Mais si le contraire arrive... Oh! alors préparons-nous! N'êtes pas préparé ne peut servir deux fois d'excuse. La guerre est une chose abominable. Mais lorsqu'elle est dans la nature des situations, il n'y a qu'un moyen de l'éviter. C'est de ne pas la craindre. Je voudrais que l'on comprît bien que la Prusse, comme on dit, son lit toute seule et à sa guise, c'est absolument prendre d'avance l'engagement de la déloger par la force un peu plus tard.

C'est là, sans contredit, une des plus belles lettres qu'aient écrites et pensées M. Magne. Il s'y révéla l'homme d'Etat véritable et quoiqu'il affirme n'entendre rien à la politique, il devine trop les secrets — présent et avenir — de cette politique pour que nous ayons de lui l'opinion modeste qu'il exprime.

La personnalité de M. le comte Walewski se prête peu aux anecdotes. Figure grave, aimable et mondaine, à la fois, il avait dans la grisurie du second Empire, songeur un peu, souriant aussi, et comme résigné. PIERRE DE LAMO.

La Dernière Année de Mozart

Trente-cinq ans, dix mois et quelques jours... c'est le temps que Mozart a passé sur la terre. Il était né le 27 janvier 1756: on célèbre aujourd'hui le centième anniversaire de sa mort... Mais qu'importe le peu qui a duré l'existence du sublime artiste, puisqu'il a vécu assez pour que son nom soit inscrit et rayonne en lettres impérissables sur le front du temple de l'art!

Quel sort lui réservait l'implacable arrangement des choses humaines, s'il fût resté plus longtemps parmi nous? Quelles anertumes et quelles angosses n'eût-il pas connues, car plus il avançait dans son labeur, plus il grandissait; plus il semait les chefs-d'œuvre autour de lui, plus la voie de misère s'élargissait devant ses pas, la dernière année de sa vie en fut la plus douloureuse.

Mozart, pianiste célèbre, compositeur admiré en Allemagne, avait vu s'accroître encore sa réputation par la représentation de *Don Juan*, donné à Prague en 1787, et à Vienne l'année suivante. La gloire était venue, mais non la fortune, car les œuvres dramatiques ne recevaient on ce temps-là

qu'un semblant de rétribution: *Don Juan*, à Vienne, avait rapporté 225 florins, moins de 600 francs. Mozart vivait alors dans la gêne; ses travaux pour le théâtre l'avaient forcé d'abandonner le professorat et il n'avait de fixe que ses émoluments de musicien de la chambre impériale, fonction pour laquelle l'empereur Joseph II — qui adorait la musique, mais qui savait compter — lui octroyait généreusement 800 florins par an. Mozart écrivait, il est vrai, de nombreuses compositions de tout genre; mais, en proie à une pénurie pressante continuelle, il lui arrivait souvent d'échanger un chef-d'œuvre contre quelques écus.

La situation du pauvre artiste devint telle, en 1788, qu'il dut songer à des emprunts sérieux; on trouve dans sa correspondance, si admirablement traduite par M. Henri de Curzon, quantité de lettres relatives à ses embarras. A la fin de juin, il écrivait à M. Michel Puchberg, négociant viennois, son ami, dans les termes suivants: « Persuasion où je suis que vous êtes mon vrai ami et que vous me connaissez pour un homme honnête, m'en courage à vous ouvrir mon cœur tout entier... et à vous faire la demande suivante: j'irai droit au fait, sans phrases et avec ma sincérité naturelle. Si vous voulez avoir l'affection, l'amitié de me venir en aide en me prêtant 1,000 ou 2,000 florins pour un ou deux ans, et contre intérêts, vous me tirez d'affaire... Vous devez sûrement considérer vous-même comme une chose certaine et véritable qu'il est facile et même impossible de vivre, avec l'obligation d'attendre une recette après l'autre! Quand on n'a aucun capital devers soi, au moins le nécessaire, il n'est pas possible de mettre ordre à ses affaires; avec rien, on ne fait rien.

Si, par hasard, vous ne pouviez vous priver tout de suite d'une parcelle somme, je vous prie de me prêter au moins d'ici à demain, 200 florins, parce que mon propriétaire de la Landstrasse a été si indolent, que j'ai dû le payer sur le champ, ce qui m'a mis absolument en désastre! M. Puchberg prêta les 200 florins, mais la situation de l'emprunteur n'en fut qu'impassablement modifiée, car de nouvelles demandes du même genre, adressées à Puchberg ou à d'autres amis, se retrouvant fréquentes dans la correspondance. A la date du 8 avril 1790, on lit cette lettre navrante à Puchberg: « Vous avez raison, bien cher ami, de me m'honorer d'aucune réponse! Je suis impitoyablement trop grand! Je vous prie seulement de considérer ma situation sous toutes ses faces, d'avoir compassion de ma sincère amitié et de ma confiance en vous... et de me prêter 100 florins! Mais si vous voulez bien, et si vous pouvez m'arracher à un embarras actuel, faites-le pour l'amour de Dieu; quoi que ce soit dont vous puissiez vous priver, cela me sera toujours agréable. Oubliez tout à fait mon impitoyabilité, si cela vous est possible et pardonnez-moi! Puchberg a écrit au bas de cette lettre: « Le 3 avril 1790, envoyé 25 florins en billets de banque. » Un mois plus tard, en remerciant Puchberg d'un nouveau prêt, cette fois plus important, Mozart ajoute en post-scriptum: « J'ai maintenant deux écus; je voudrais bien augmenter ce nombre jusqu'à huit. Tâchez de répondre partout que j'accepte de donner des leçons. »

Ce qui frappe le plus dans cette dernière phase de la vie de l'illustre artiste, c'est qu'au milieu de sa détresse, Mozart conserve toujours sa gaieté et son inaltérable bonté; il écrit à sa femme, souvent séparée de lui, des lettres charmantes et toutes de belle humeur. Pendant une tournée qu'il a entreprise en Allemagne, pour gagner quel que argent, en se faisant entendre comme pianiste, il raconte à sa « chère Constance » tous les épisodes de son voyage à Dresde, à Leipzig, à Berlin, avec un enjouement et un esprit étincelants, et à la fin de chaque lettre voltigeant par « millions » les baisers qu'envoie à la « chère et excellente petite femme » son « mari bien fidèle. » Mais ce qui étonne plus encore que l'égalité d'âme qu'avait conservée Mozart en ces temps douloureux, c'est que rien n'altéra jamais la prodigieuse facilité qu'il avait pour le travail: en cette année 1791, dont il ne devait pas voir la fin, la liste de ses œuvres s'est

augmentée de plus de trente compositions, parmi lesquelles se rencontrent quantité de petites pièces, des lieder, des danses, des cantates, son célèbre *Asse venen*, chef-d'œuvre de quarante mesures, mais aussi des concertos, une fantaisie à quatre mains, un quintette pour instruments à cordes, et enfin la partition de la *Flûte enchantée*, représentée le 30 septembre, celle de la *Clémence de Titus*, donnée à Prague, et le *Requiem*, qu'il laissa inachevé, quoi qu'il y ait travaillé jusqu'au jour de sa mort.

La *Flûte enchantée* obtint un retentissement immense et valut à Mozart une popularité que le doux maître n'avait jamais rêvée; elle allait peut-être lui ouvrir le chemin de la fortune... Il était trop tard. Epuisé par une production excessive, par les labeurs du théâtre et aussi par les soucis des dernières années, Mozart sentit tout à coup les facultés de la vie s'abandonner; l'inspiration lui resta fidèle et n'eut jamais chez lui de défaillance, mais la main lui manquait pour la traduire, et quand il ne put plus créer... il succomba. Cet admirable artiste, qui mourut à trente-six ans, laissant huit cents œuvres, aurait dû avoir les funérailles d'un roi.

Mais la misère devait le suivre jusque dans la terre. Sa femme, arrachée de son corps, demi-mourante, fut tenue éloignée de sa demeure pendant plusieurs jours. Le lendemain de la mort, à trois heures, les restes de Mozart furent conduits dans une petite église du voisinage; un prêtre dit quelques prières, quelques amis lui jetèrent l'eau bénite, et l'on partit pour le cimetière. Il faisait un temps épouvantable, des rafales de neige aveuglantes, quand on arriva au cimetière, la nuit était venue et les amis avaient disparu. Les fossoyeurs déposèrent à la hâte le corps de Mozart dans la fosse commune; mais pendant la nuit la tempête dévasta le cimetière, ravagea les tombeaux... et depuis on n'a jamais pu savoir où le plus grand artiste de son siècle avait été enterré.

CHARLES DARCOUS. L'EMIGRATION. Quelle misère de n'avoir dans sa vie que quatre-vingt ans, et que vingt-quatre heures dans la journée! Plus on vieillit, plus on découvre d'aliments pour la curiosité ou pour la bienfaisance. Fontenelle vivait par curiosité. Je suppose qu'il y a des hommes et des femmes qui vivent par le bien qu'ils font. On querelle quelquefois les bienfaiteurs, parce qu'ils se contentent dans une spécialité. Vous connaissez un homme de bien à qui l'on amenait une fille intéressante par sa situation et intéressante aussi par ses grâces. Il se hâta de la rassurer et de lui promettre sa protection pour entrer dans la maison qu'il avait lui-même fondée. Il voulut savoir quel péché elle avait fait, pour se faire quelque idée de sa conduite future. Il l'interrogea avec précaution et ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à une innocente. « Quoi! vierge, mon enfant! Je ne puis rien pour vous, car je ne m'occupe que des repenties. Mais repassez plus tard et je m'empresse de vous placer, dès que vous remplirez les conditions nécessaires. »

J'avoue que ce galant homme est assez comique! mais avouez aussi qu'il est logique. Il ne fait qu'appliquer la méthode analytique à la bienfaisance. Il a son département où il concentre son activité. S'il se dévouait à faire le bien en général, sans déterminer la nature de ses services, il n'arriverait à aucun résultat. Il ressemblerait à un labourneur qui, au lieu d'ensemencer le sillon, jeterait la graine au hasard. A chaque mouvement que fait la grande roue qui entraîne le monde, nous découvrons un nouvel ordre de faits et un nouvel ordre de malheurs.

La France, après avoir perdu l'Inde et le Canada, a vécu un tiers de siècle concentrée sur elle-même. Un hasard lui a fait faire la conquête de l'Algérie; après ce grand effort, elle a de nouveau passé tout un tiers de siècle sans coloniser. Elle se réveille depuis quelques années. Elle fonde un empire dans l'Extrême-Orient. Elle s'établit fortement à Madagascar. Elle jette des hommes et de l'argent dans le centre de l'Afrique. En même temps, comme tout se tient dans la vie d'un peuple et que les

citoyens deviennent colonisateurs en même temps que l'Etat, des colonies d'émigrants se mettent en mouvement vers le Canada et vers l'Amérique méridionale. Ils ne font que suivre les Allemands et les Irlandais. L'Europe étouffée dans ses anciens limites. La science a ouvert des routes de tous les côtés; il n'y a plus de terres inaccessibles; il n'y a plus de longs trajets. L'ère des émigrations qu'on croyait fermée a recommencé de toutes parts dans des conditions telles que l'aspect de la terre et les relations de peuple à peuple ne peuvent pas manquer d'être profondément modifiés. Il ne suffit plus maintenant à la bienfaisance de l'Etat et à celle des particuliers de s'occuper de ceux qui restent; il faut songer à ceux qui partent.

Il partent. Ne pensez pas à quel grand aventurier, bien pourvu de capitaux, bien muni d'outils et d'armes, instruit dans l'agriculture, dressé au commerce, d'un esprit puissant et entreprenant, d'un caractère obstiné, d'une force et d'une santé inébranlables, entouré d'une famille nombreuse et aguerrie, de serviteurs et d'associés obéissant à sa volonté et dévoués à sa fortune. Ce colon n'existe plus que dans l'histoire. C'est bien rarement aujourd'hui l'esprit de conquête et d'aventure qui pousse le colon en avant; c'est la noire misère qui l'arrache à la patrie et lui fait chercher au delà des mers une existence nouvelle. Qui est-il? Un déclassé ou un décaqué. Que sait-il? Rien qui puisse servir à ses nouveaux projets. On lui dit que la terre, qui, chez nous, est possédée jusqu'au dernier millimètre, est vacante là-bas. Il part sur cette déclaration, ou pour mieux dire sur cette rumeur. Il demande à peine des renseignements, et ceux à qui il en demande peuvent à peine lui en donner. Ils sont deux, celui qui part et qui cherche à vivre; et là-bas, celui qui l'attend et qui se dispose à le voler. Très souvent, presque toujours, après une traversée accomplie dans les conditions les plus dures, il ne trouve que des déceptions, la maladie, la faim. Il vend le peu qu'il possède, et il finit par se vendre. Il n'a plus qu'une pensée, qu'un espoir: revenir au point d'où il est parti, à l'ancienne patrie, à l'ancienne misère.

Je m'empresse de vous placer, dès que vous remplirez les conditions nécessaires. J'avoue que ce galant homme est assez comique! mais avouez aussi qu'il est logique. Il ne fait qu'appliquer la méthode analytique à la bienfaisance. Il a son département où il concentre son activité. S'il se dévouait à faire le bien en général, sans déterminer la nature de ses services, il n'arriverait à aucun résultat. Il ressemblerait à un labourneur qui, au lieu d'ensemencer le sillon, jeterait la graine au hasard. A chaque mouvement que fait la grande roue qui entraîne le monde, nous découvrons un nouvel ordre de faits et un nouvel ordre de malheurs. La France, après avoir perdu l'Inde et le Canada, a vécu un tiers de siècle concentrée sur elle-même. Un hasard lui a fait faire la conquête de l'Algérie; après ce grand effort, elle a de nouveau passé tout un tiers de siècle sans coloniser. Elle se réveille depuis quelques années. Elle fonde un empire dans l'Extrême-Orient. Elle s'établit fortement à Madagascar. Elle jette des hommes et de l'argent dans le centre de l'Afrique. En même temps, comme tout se tient dans la vie d'un peuple et que les

Le Canada, JOURNAL QUOTIDIEN DU SOIR.

La Vallée de l'Ottawa, Journal Hebdomadaire à 16 Pages. BUREAUX—568 ET 570 RUE SUSSEX, OTTAWA, ONT.

Mercredi 23 Décembre 1891.

ECHOS DU JOUR

M. Morgan, candidat conservateur à Richelieu, est en ville. Mgr Freppel, Evêque d'Angers et homme politique important est mort hier à Paris.

On prépare à Montréal une grande réception aux nouveaux ministres. M. Masson a refusé de faire partie du nouveau gouvernement.

Le bruit court à Québec que M. Starnes a résigné la présidence du Conseil législatif. On assure que le comte de Paris a décidé de ne plus faire de politique et qu'il en a donné avis à son état-major.

Le MAIL veut-il renouer tout ce qu'il a dit de l'école Tardivel maintenant qu'elle est arrivée au pouvoir à Québec, sous les auspices de M. Angers.

Le Dr Stratford est mort d'une maladie mystérieuse. Il en souffrait depuis cinq ou six mois. Ce n'est qu'à l'autopsie que les médecins ont constaté que le théologien souffrait d'une tumeur au cerveau.

On parle d'arrestations des anciens ministres de Québec, d'une commission de juges pour faire une enquête sur toute l'administration du cabinet Mercier.

M. Fitzpatrick a déclaré à un reporter avoir reçu des offres de portefeuilles de la part de M. de Boucherville, et qu'il a refusé. Il est libéral et entend rester libéral.

M. de Boucherville va nommer une commission royale, chargée de faire une enquête minutieuse sur l'administration des affaires provinciales de Québec, depuis les dernières élections.

Mgr Freppel, dont les dépêches annoncent la mort, a joué un grand rôle politique, depuis une quinzaine d'années, comme l'un des chefs du parti royaliste. Il était membre de la légion d'honneur.

La Stratégie des élections générales sans retard, est dit-on, la population de cette province ne peut pas consentir à être gouvernée par la seule volonté d'un lieutenant-gouverneur, quel qu'il soit.

L'ÉVÉNEMENT perd de toutes ses forces contre les écrits échevillés, racontés et ordonnés d'un certain journal libéral, se rendent coupables à l'égard de Son Honneur le lieutenant-gouverneur Angers.

Sir A. P. Caron a fait des efforts inouïs, pour faire nommer M. Chaplain et M. Oimet lieutenant-gouverneur à Québec. Il n'a pas la vertu du départ d'Ottawa. Mais il n'a pas la pratique d'autres !

La Belgique veut de perdre un de ses plus renommés politiciens ou la personne de Victor Jacobs, ultramontain ardent, puissant orateur, pamphlétaire terrible. Il était la bête noire des libéraux. On croit que sa disparition va avoir, pour conséquence immédiate, l'introduction à petites doses du libéralisme modéré dans le cabinet actuel.

La police recherche activement la mère de trois jumeaux, deux filles et un garçon, trouvés morts dans une grande boîte en carton dans la 2e avenue, près de la 43e rue, à New York. L'enquête médicale a démontré que les trois enfants étaient, non seulement depuis une heure environ, lorsqu'on les a trouvés morts sur la voie publique.

L'ÉCLAIR de Paris publie le compte rendu d'une entrevue avec M. Fabre, commissaire du Canada. M. Fabre a dit qu'il éprouvait la certitude que la colonie de Terre-neuve se joindrait au Canada. En effet, en présence des embarras que le gouvernement de la colonie a eus en ce qui touche les relations avec le Canada, l'Angleterre et la France, le gouvernement impérial insiste, pour que la colonie de Terre-neuve soit incorporée au Canada.

M. et N. Connolly publient une lettre dans le CRITIC d'aujourd'hui, dans laquelle ils se plaignent amèrement du traitement que leur infidèle le ministre de la Justice, lui disent qu'ils ont soutenu à tous échevrons, parce que c'est l'habitude des entrepreneurs publics d'en agir ainsi. Ceci est un fait établi et nous ne voyons pas pourquoi le gouvernement pourrait aussi lui cette manière de procéder.

Il nous semble que M. Abbott fait preuve d'une indignation par trop vaine, pour notre fin de siècle.

Le contrat pour le service des postes entre Halifax et l'Angleterre, vient d'être signé. Le steamer "Labrador" devra quitter Halifax, le 2 janvier prochain.

Ce contrat est conclu entre le gouvernement fédéral et la Compagnie Allen, le gouvernement s'engageant à payer \$120,000 annuellement. Plusieurs journaux ont annoncé, la semaine dernière, que ce marché était conclu. Un mal entendu survint, au dernier moment, entre le ministre des postes et le gérant de la compagnie Allen, a retardé la conclusion du règlement jusqu'à ces jours derniers.

Nous lisons dans le MAIL : On tenterait bien maintenant d'arrêter M. Mercier et ses collègues sur accusation de fraude et de détournement de fonds. Mais l'acte de M. Mercier, qui ont des influences à Rome, ne l'ont pas empêché de quitter le Canada, sans demander l'intervention de Rome.

Une autre rumeur veut que la chambre ne soit pas convoquée, mais disons, s'assemblant ainsi de l'assemblée, les chambres pendant une année, comme l'exige l'acte de l'Amérique Britannique du Nord.

LÉGISLATURE DISSOUE. La législature de Québec est dissoute. La nomination aura lieu, le 1er mars, et la session, le 8. Les brefs seront rapportés, le 15, et la nouvelle chambre entrera en séance, le 7 avril.

LA SITUATION

Nous pouvons facilement concevoir l'impatience qui s'empare des partisans politiques, à la lecture de nos articles. Façonné au régime, qui a été implanté en Canada, il y a déjà plusieurs années, par des chefs habiles et astucieux, notre peuple croit aujourd'hui, obligé de suivre aveuglément l'un ou l'autre des deux partis. C'est un avantage considérable pour un chef, au point de vue purement personnel, de se voir à la tête d'une phalange solide de partisans fanatisés et complètement aveuglés à la lumière, à moins qu'elle ne serve les intérêts de leur parti. Sans vouloir absolument condamner le système actuel, nous déplorons l'abus que l'on en fait, en le poussant en dehors des limites du bon sens, des idées et de l'indépendance. Nous sommes tellement habitués à cet esclavage moral, qu'un député ou un journaliste qui veut s'émanciper, est tout de suite considéré comme un traître.

Combien de fois n'a-t-on pas dit au CANADA qu'il trahissait le parti conservateur ; on a été même jusqu'à dire, qu'il trahissait le parti libéral. Pourquoi ? Parce que nous avons notre manière de parler franchement et que nous jugeons les situations politiques, d'après nos faibles connaissances et notre ferme conviction, nous plaçant au point de vue de l'intérêt général et ignorant complètement les intérêts de parti.

Des personnes qui nous veulent du bien, nous ont souvent dit : que nous ne faisons fausse route, que nous ne réussissons jamais, en nous tenant en dehors des partis. D'autres nous ont même fait des menaces et des insinuations, ce que nous aurons peut-être occasion d'expliquer plus tard et ce qui étonnera nos lecteurs. Nous avons tout de même continué à filer tranquillement notre chemin, sans nous occuper ni des menaces ni des appâts.

Nous savons parfaitement que notre attitude nous a créé beaucoup d'ennemis ; mais que nous importe ; nous ne cherchons pas les honneurs et nous ne dédaignons la popularité.

Peut-on, dans ce monde, éprouver une satisfaction plus réelle et plus complète, que la conscience du devoir honnêtement accompli.

On nous objecte souvent à notre attitude ; l'esprit de parti, la discorde, qui régnaient du temps de Lafontaine, dont nous sommes fervent admirateur. On oublie que les temps sont changés. On oublie que les partisans de Lafontaine, n'étaient pas de simples partisans d'un homme, mais bien les partisans d'une idée, que cette grande figure de notre histoire a toujours poursuivie et qui est devenue une réalité, après des années de lutttes et de combats ; le gouvernement responsable.

Nous comprenons qu'il soit essentiel, que les partisans d'un grand principe, s'unissent, se disciplinent et s'organisent pour en assurer le triomphe. Nous n'avons jamais compris et nous ne désirons pas comprendre, comment des hommes réellement patriotes, puissent s'unir, s'organiser et se discipliner, dans le simple but de se maintenir au pouvoir, sans qu'une autre idée ne domine leur ambition. Les lutttes pour les principes ont toujours été notre plus vive admiration. Lorsqu'il s'agit de leur principe, la grande lutte pour le maintien de la constitution, nous étions au poste d'honneur. Nous sommes sortis triomphants d'une des lutttes les plus ardues qui aient jamais été livrées dans la province d'Ontario. Nous y avons appris beaucoup de choses. Nous avons vu de nombreuses défections. Nous conservons longtemps le dégoût que nous a inspiré la démagogie ; sans langage politique des hommes sans but et sans principes. A venir jusque-là, nous avions toujours cru que la discipline de parti était un grand bienfait. Mais nous ne sommes pas si naïfs, nous croyons en même temps que, le parti politique auquel nous appartenions était un parti bien constitué, respectueux de la constitution, des lois et des traditions sacrées. Vaines illusions !

Pour maintenir notre constitution et faire respecter les droits de la minorité, il nous a fallu nous ranger sous le drapeau que nous avions combattu et que la veille nous n'aurions pas hésité à percevoir d'une halle.

Quoique forcé de nous rallier aux Libéraux pour le triomphe d'un grand principe, nous n'avons pas nécessairement accepté leur programme politique en entier. Nous avons combattu pour leur succès aux dernières élections provinciales, parce que l'idée principale qui a dominé toute cette campagne électorale, était une que nous voulions voir triompher, dans l'intérêt du pays. Nous croyons avoir défini clairement et honnêtement notre position, que nos lecteurs connaissent d'ailleurs. Nous tentons à revenir, encore une fois, sur cet important sujet, afin qu'il soit bien compris que, c'est dans ces conditions-là que nous aurons à traiter la question qui bouleverse présentement la vieille province de Québec.

Courrier de Paris.

La succession de Meissonier.

Francois-Joseph Malade.

Les Tremblements de Terre.

DESORDRES EN ITALIE.

La Prochaine Guerre.

COMPLICATIONS AU CHILI.

NOUVELLES DE PARTOUT

COURRIER DE PARIS

PARIS, 23 déc. — Les ministres des affaires étrangères préparent un projet de traité de commerce entre la France et les Etats-Unis. M. Whitelaw Reid, le ministre américain, qui devait quitter Paris hier et rentrer aussitôt dans son pays, a été retenu à Paris, afin d'activer les négociations relatives à ce traité. M. Patenôtre, ministre de France à Washington, qui s'est embarqué hier au Havre à bord de LA CHAMPAGNE à destination de New-York, en compagnie de M. Depret, premier secrétaire de la légation, a hâté son départ pour la même raison. Dans les cercles les mieux informés, on croit qu'il ne va pas longtemps, on publiera des nouvelles importantes à ce sujet. L'affaire sera, dit-on, réglée très promptement.

— Ce mot, que les Italiens tiennent tant à faire disparaître du dictionnaire de la langue politique, reparait de plus belle dans tous les pays depuis quelques jours. Si le projet de traité de commerce de Meissonier n'aura pas lieu. La venue du peintre et son fils sont en procès. Mme veuve Meissonier veut vendre tout de suite tous les tableaux que l'on a trouvés dans l'atelier de l'artiste. Son fils, au contraire, veut donner tout l'atelier possible aux œuvres du peintre ; il a même offert de payer à la veuve le prix que fixerait l'estimation. Toute entente est devenue impossible, il n'y aura pas d'exposition. Le procès va commencer. Il ne faut donc pas compter sur la vente des tableaux avant deux ou trois ans, car la justice française est très lente.

— Les Italiens en ont été profondément blessés. Un ministre du roi Humbert a dit jadis : " Nous sommes tous irrédentistes sous les formes différentes. " On pourrait dire tout autant de raison que tous les Italiens sont blessés, quand on attaque Rome intangible. Et c'est même de très bons catholiques italiens qui partagent ces sentiments ; ce n'est pas qu'ils mettent en doute les droits du Pape, mais ils rêvent je ne sais quelle confédération qui permettrait de tout arranger.

— Le comte Kalmoky a compris la gravité de ses déclarations ; il a tenu à les expliquer dans des notes officielles envoyées à Rome. Il est probable que la question n'aura pas de suites officielles, mais qu'elle restera un sujet des conversations les plus curieuses, qu'on ait pu avoir sur le degré de solidité de la triple alliance. — Le comte Kalmoky a expliqué sa façon de penser dans les milieux politiques hongrois ; il a depuis présent à une de ses conversations à passer hier par Paris et vient d'après ce qu'il a raconté, ce que le comte Kalmoky a dit :

— La question papale n'est plus la question romaine. La question romaine, c'est à dire, la question relative à la possession de Rome, a cessé d'exister depuis vingt et un ans. Rome appartient aux Italiens. Personne n'a le droit ou l'intention de mettre obstacle à cette possession. Notre monarchie moine que personne. Sans quoi, notre alliance avec l'Italie serait absurde. La question papale est tout autre chose. Il faut que le Pape soit libre et indépendant. C'est, au point de vue italien, la question de l'unité de l'Italie en sa qualité de citoyen italien. Cette situation sera indissoluble pour un pape non italien. Ce pape non italien ne pourrait pas dépendre de son pays d'origine, puisqu'il ne l'habiterait pas, et il ne pourrait pas dépendre de l'Italie, puisqu'il ne serait pas italien.

— Mais puisqu'il faut que le Pape habite quelque part, tout le problème consiste à mettre d'accord le pays où il habite et ses droits souverains d'indépendance et de liberté. Les difficultés existent à l'heure qu'il est en Italie, parce que le Pape y habite. Voilà la question papale, et j'ai eu le droit de dire qu'elle n'a pas été résolue, parce que d'un côté le Pape est mécontent et se considère comme prisonnier, et que, d'un autre côté, l'Italie a un parti qui veut la destruction de la loi des garanties. Mais tant que le Pape habitera l'Italie, la question papale sera une question italienne.

— Je ne sais pas, si c'est la teinte exacte des explications données à Rome par le ministre de François Joseph ; mais ce doit en être le sens.

— Le comte Kalmoky ne pouvait pas tenir un autre langage — Il n'a rien pu dire de plus certain, qu'il y a un point sur lequel il ne s'est pas d'accord avec le ministre du roi Humbert. A Rome on dit : " Il n'y a pas de question papale ; elle est réglée définitivement, puisqu'elle est réglée à notre avantage. " A Vienne on dit : " Il y a une question papale et elle n'est pas réglée. " Il me semble difficile de dire que les deux interlocuteurs sont d'accord, et c'est cependant ce que veulent nos faire croire les ministres italiens ?

— LA PROCHaine GUERRE. BRUXELLES, 23 déc. — Le général Leszynski, président du comte de Wallersee comme commandant du dix-neuvième corps d'armée, et l'un des stratèges les plus habiles de notre époque, vient de publier un livre sur la guerre. Voici ce qu'il dit touchant la France :

— " Son armement peut égaler le nôtre, mais notre organisation est plus puissante, la discipline meilleure et l'ambition personnelle plus élevée. Il est fort douteux que la personne chargée du commandement suprême de l'armée française soit en état de conduire les divers corps d'armée, de manière à ne former qu'une seule unité. " En parlant de l'Angleterre, le général s'exprime ainsi : " Il est probable que l'Angleterre décidera du sort de la prochaine lutte. La grande question est de savoir, si l'Angleterre restera neutre. " Après avoir supputé les résultats que donnerait l'appui de l'Angleterre à la triple alliance, il ajoute : " L'Allemagne ne peut compter sur cette alliance. L'Angleterre hait la Russie et craint la France. Elle peut jouer un rôle influent, mais elle ne voudra pas, surtout si les libéraux sont au pouvoir. Jusqu'à présent je ne vois cependant pas aucune perspective de guerre. " —

Chose curieuse, on rapporte que le navire anglais l'HERCULES, en venant de Kôbe, a été surpris, le matin du 30 octobre, par une tempête d'un genre particulier, à 75 milles environ de la côte japonaise. Un grand bruit s'étant fait entendre, des vagues énormes soulevèrent et balayèrent le navire ; de grosses bulles de gaz sulfureux chaud créaient à la surface de l'eau, qui était brûlante, si bien que l'équipage courut le risque d'être asphyxié.

Ce phénomène, que l'on attribue à l'explosion d'un volcan sous-marin, dura huit heures. On ne sait s'il est en corrélation avec les tremblements de terre qui avaient commencé à se faire sentir au Japon deux jours auparavant.

LES PIRATES DE LA MER DE BEHRING. SAN FRANCISCO, 23 déc. — On attend avec anxiété l'arrivée dans ce port du steamer HATTI GAYE venant de Sitka et qui a servi pendant six ou sept mois, à une véritable expédition de pirates dans l'Océan Arctique.

Le HATTI GAYE est parti au mois de juin dernier de San Francisco pour Coal Harbor, sous le commandement du capitaine Downs et avec deux passagers du nom de Tibbey. Le steamer ayant touché à Victoria, une querelle s'est élevée entre le capitaine et Tibbey qui voulait embarquer des liquides en contrebande. A Coal Harbor, les Tibbey ont formé le projet d'aller faire une expédition dans la mer de Behring. Profitant de ce que le capitaine s'était rendu à terre, ils se sont emparés du steamer, en ont confié la direction au maître d'équipage nommé Andrews et sont partis à la recherche d'aventures.

Tandis que le capitaine Downs et cinq de ses hommes qui avaient été abandonnés à Coal Harbor retournaient à San Francisco, le HATTI GAYE s'en allait au village abandonné de Nikolaski (Alaska) où les frères Tibbey ont mis au pillage une église grecque. Pendant qu'ils naviguaient ensuite à l'aventure dans la mer de Behring, les pirates ne sont pas parvenus à prendre un seul phoque, et le croiseur des Etats-Unis ALBATROSS ayant rencontré, s'en est mis en possession et de quitter ces parages. Le HATTI GAYE est allé aller aux mines d'or de Little Squaw Harbor, où les pirates se sont emparés de bois de construction et de divers matériaux représentant une valeur de \$7,000. Quinze

LES DESORDRES EN ITALIE. Rome, 23 déc. — Des désordres graves se sont produits à Ferrare, ville située à quelque distance de Bologne. Un entrepreneur, nommé Bellini, chargé de l'exécution de travaux importants dans la vallée de Comacchi, près de Ferrare. Pour une raison quelconque, il a refusé de continuer les travaux ; il s'en est suivi qu'un grand nombre d'ouvriers se sont trouvés sans ouvrage. Furieux de la conduite de cet entrepreneur, les ouvriers se sont rendus en masse chez lui et, en un instant, ont saisi sa maison. Ils menaçaient d'y mettre le feu et la police fut appelée pour disperser les émeutiers. Les agents de la force publique n'ont pas pu déloger les perturbateurs et les autorités furent obligées d'envoyer un détachement de troupes sur le lieu du désordre.

LA SUCCESSION DE MEISSONIER. PARIS, 23 déc. — On apprend une nouvelle qui causera une grande sensation dans les milieux artistiques et les cercles de peintres. L'exposition générale des œuvres de Meissonier n'aura pas lieu. La venue du peintre et son fils sont en procès. Mme veuve Meissonier veut vendre tout de suite tous les tableaux que l'on a trouvés dans l'atelier de l'artiste. Son fils, au contraire, veut donner tout l'atelier possible aux œuvres du peintre ; il a même offert de payer à la veuve le prix que fixerait l'estimation. Toute entente est devenue impossible, il n'y aura pas d'exposition. Le procès va commencer. Il ne faut donc pas compter sur la vente des tableaux avant deux ou trois ans, car la justice française est très lente.

AMERIQUE. COMPLICATIONS AU CHILI. New-York, 23 décembre. — LE WORLD de New-York publie une communication spéciale de son correspondant de Washington, qui donne la traduction d'une dépêche chiffrée transmise, dit-il, au département d'Etat par M. Egan ministre des Etats-Unis au Chili. Cette dépêche cause, ajoute le correspondant, de vives appréhensions touchant l'issue du différend chilien. Elle est ainsi conçue :

— La légation américaine est entourée par la police et par une foule armée au sujet de la présence des réfugiés. Il est question de mettre le feu à la légation ou de la faire sauter pour les avoir. Il y a un bâtiment de guerre américain dans le port, mais à grande distance de la légation. Les réfugiés ne peuvent pas s'échapper, mais il faut qu'ils restent à la légation, qui est assiégée.

— Les commentaires qui accompagnent cette communication nous apprennent que la situation au Chili se révèle dans les cercles de Washington comme beaucoup plus grave qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici. Un département de la marine, ou l'on est, comme on l'a déjà remarqué, assez disposé à penser les choses à l'extrême, on dit que la légation ne serait pas en sûreté si elle était protégée par le gouvernement comme elle devrait l'être. Un télégramme a été immédiatement envoyé à M. Egan lui prescrivant de faire connaître exactement l'attitude des autorités, et le rôle que joue la police dans l'affaire. Entouré de la légation pour l'espionner comme cela a lieu déjà, ou pour empêcher le peuple armé de mettre à exécution les menaces dont parle M. Egan ?

— En somme, l'impression à Washington est qu'à aucun moment depuis l'origine du différend, la crise n'a été aussi près d'une rupture. M. Blaine va, dit-on, insister pour que la cour de justice de Valparaiso, chargée de l'affaire de BALTIMORE rende son verdict sans plus de délai, et si la réponse n'est pas satisfaisante ou se fait attendre, le congrès sera saisi immédiatement. En attendant, le congrès de la marine presse les ordres, pour que le plus grand nombre possible de bâtiments de guerre soient réunis dans les eaux de Valparaiso.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE. New-York, 23 déc. — On a de nouveaux détails sur la série des tremblements de terre qui se sont produits au Japon du 28 octobre au 9 novembre.

— Si, aux accidents causés par les secousses elle-mêmes, on ajoute les innombrables incendies auxquels elles ont donné lieu, on arrivera aux effrayantes constatations suivantes : 8,000 personnes ont été tuées, 10,000 blessés ; 84,000 maisons ont été démolies, 5,000 brûlées ; actuellement, dans les provinces atteintes par le désastre, il y a près de 400,000 individus sans abri. La moitié de la ville de Nagoya, qui comptait 400,000 habitants, n'existe plus ; celle d'Osaka, la quatrième en importance du Japon, a beaucoup souffert aussi ; deux des plus célèbres fabriques de porcelaine, celle de Mino et celle d'Omori, ainsi que d'innombrables usines, ponts, quais, voies de chemin de fer, sont détruites.

— Le siège central des tremblements de terre est supposé se trouver à 12 milles de la ville de Ofu et à 150 milles du port de Kôbe, dans un monticule percé de fissures qui doivent communiquer, selon le directeur de l'observatoire de Gifu, avec d'immenses cavités souterraines.

LES MEILLEURES PHOTOGRAPHIES ! L'Elite Photo Studio 117 RUE SPARKS. Diplôme Accordé à l'Exposition Centrale Canadienne. Une Dame parlant Français reçoit les visiteurs.

AVIS. Messames et Messieurs, avez-vous permis-mission nous passer la température. Des remarques sur cette question sont déplacées et pas nécessaires, et seraient mal vues dans notre établissement. Quoique, après cette notice, commettra cette offense, sera respectueusement mais sagement mis à la porte et son compte fermé.

R. J. DEVLIN. P. S.—Paraphes.

Pharmacie Rideau. VENEZ VOIR PRESENTS NOEL Jour de l'An. BELANGER & CIE. Pharmaciens. 128 Rue Rideau. TELEPHONE BELL NO. 59.

Qui désirent se procurer des Vins, des Ales ou des Liqueurs comme médecine, ou pour leur famille, sont cordialement invités à les acheter à leur magasin, où à un bon bar, ils n'ont rien de déplacé n'existant. Un service diligent et courtois est assuré.

Les Dames R. A. STARRS & CIE. 61 & 63 Rue Clarence.

Coupez ceci, apportez en enveloppe le nom, et avec chaque achat d'une Piastre ou au delà, pendant le mois de Décembre, nous vous donnerons à chaque Dame, une bouteille de Vin, Porto, Sherry ou Claret, comme Souvenir.

Plus D'ASTHME. Appuyez-vous sur le POUVOIR CLEBY. Obtenir les plus hautes récompenses. Dépôt dans toutes les pharmacies.

PISO'S CURE FOR CONSUMPTION. La Meilleure Cure de la tousee. En vente dans toutes les pharmacies.

NEW-YORK, 23 déc. — On attend avec anxiété l'arrivée dans ce port du steamer HATTI GAYE venant de Sitka et qui a servi pendant six ou sept mois, à une véritable expédition de pirates dans l'Océan Arctique.

Le HATTI GAYE est parti au mois de juin dernier de San Francisco pour Coal Harbor, sous le commandement du capitaine Downs et avec deux passagers du nom de Tibbey. Le steamer ayant touché à Victoria, une querelle s'est élevée entre le capitaine et Tibbey qui voulait embarquer des liquides en contrebande. A Coal Harbor, les Tibbey ont formé le projet d'aller faire une expédition dans la mer de Behring. Profitant de ce que le capitaine s'était rendu à terre, ils se sont emparés du steamer, en ont confié la direction au maître d'équipage nommé Andrews et sont partis à la recherche d'aventures.

Tandis que le capitaine Downs et cinq de ses hommes qui avaient été abandonnés à Coal Harbor retournaient à San Francisco, le HATTI GAYE s'en allait au village abandonné de Nikolaski (Alaska) où les frères Tibbey ont mis au pillage une église grecque. Pendant qu'ils naviguaient ensuite à l'aventure dans la mer de Behring, les pirates ne sont pas parvenus à prendre un seul phoque, et le croiseur des Etats-Unis ALBATROSS ayant rencontré, s'en est mis en possession et de quitter ces parages. Le HATTI GAYE est allé aller aux mines d'or de Little Squaw Harbor, où les pirates se sont emparés de bois de construction et de divers matériaux représentant une valeur de \$7,000. Quinze

LES DESORDRES EN ITALIE. Rome, 23 déc. — Des désordres graves se sont produits à Ferrare, ville située à quelque distance de Bologne. Un entrepreneur, nommé Bellini, chargé de l'exécution de travaux importants dans la vallée de Comacchi, près de Ferrare. Pour une raison quelconque, il a refusé de continuer les travaux ; il s'en est suivi qu'un grand nombre d'ouvriers se sont trouvés sans ouvrage. Furieux de la conduite de cet entrepreneur, les ouvriers se sont rendus en masse chez lui et, en un instant, ont saisi sa maison. Ils menaçaient d'y mettre le feu et la police fut appelée pour disperser les émeutiers. Les agents de la force publique n'ont pas pu déloger les perturbateurs et les autorités furent obligées d'envoyer un détachement de troupes sur le lieu du désordre.

LA SUCCESSION DE MEISSONIER. PARIS, 23 déc. — On apprend une nouvelle qui causera une grande sensation dans les milieux artistiques et les cercles de peintres. L'exposition générale des œuvres de Meissonier n'aura pas lieu. La venue du peintre et son fils sont en procès. Mme veuve Meissonier veut vendre tout de suite tous les tableaux que l'on a trouvés dans l'atelier de l'artiste. Son fils, au contraire, veut donner tout l'atelier possible aux œuvres du peintre ; il a même offert de payer à la veuve le prix que fixerait l'estimation. Toute entente est devenue impossible, il n'y aura pas d'exposition. Le procès va commencer. Il ne faut donc pas compter sur la vente des tableaux avant deux ou trois ans, car la justice française est très lente.

AMERIQUE. COMPLICATIONS AU CHILI. New-York, 23 décembre. — LE WORLD de New-York publie une communication spéciale de son correspondant de Washington, qui donne la traduction d'une dépêche chiffrée transmise, dit-il, au département d'Etat par M. Egan ministre des Etats-Unis au Chili. Cette dépêche cause, ajoute le correspondant, de vives appréhensions touchant l'issue du différend chilien. Elle est ainsi conçue :

— La légation américaine est entourée par la police et par une foule armée au sujet de la présence des réfugiés. Il est question de mettre le feu à la légation ou de la faire sauter pour les avoir. Il y a un bâtiment de guerre américain dans le port, mais à grande distance de la légation. Les réfugiés ne peuvent pas s'échapper, mais il faut qu'ils restent à la légation, qui est assiégée.

— Les commentaires qui accompagnent cette communication nous apprennent que la situation au Chili se révèle dans les cercles de Washington comme beaucoup plus grave qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici. Un département de la marine, ou l'on est, comme on l'a déjà remarqué, assez disposé à penser les choses à l'extrême, on dit que la légation ne serait pas en sûreté si elle était protégée par le gouvernement comme elle devrait l'être. Un télégramme a été immédiatement envoyé à M. Egan lui prescrivant de faire connaître exactement l'attitude des autorités, et le rôle que joue la police dans l'affaire. Entouré de la légation pour l'espionner comme cela a lieu déjà, ou pour empêcher le peuple armé de mettre à exécution les menaces dont parle M. Egan ?

— En somme, l'impression à Washington est qu'à aucun moment depuis l'origine du différend, la crise n'a été aussi près d'une rupture. M. Blaine va, dit-on, insister pour que la cour de justice de Valparaiso, chargée de l'affaire de BALTIMORE rende son verdict sans plus de délai, et si la réponse n'est pas satisfaisante ou se fait attendre, le congrès sera saisi immédiatement. En attendant, le congrès de la marine presse les ordres, pour que le plus grand nombre possible de bâtiments de guerre soient réunis dans les eaux de Valparaiso.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE. New-York, 23 déc. — On a de nouveaux détails sur la série des tremblements de terre qui se sont produits au Japon du 28 octobre au 9 novembre.

— Si, aux accidents causés par les secousses elle-mêmes, on ajoute les innombrables incendies auxquels elles ont donné lieu, on arrivera aux effrayantes constatations suivantes : 8,000 personnes ont été tuées, 10,000 blessés ; 84,000 maisons ont été démolies, 5,000 brûlées ; actuellement, dans les provinces atteintes par le désastre, il y a près de 400,000 individus sans abri. La moitié de la ville de Nagoya, qui comptait 400,000 habitants, n'existe plus ; celle d'Osaka, la quatrième en importance du Japon, a beaucoup souffert aussi ; deux des plus célèbres fabriques de porcelaine, celle de Mino et celle d'Omori, ainsi que d'innombrables usines, ponts, quais, voies de chemin de fer, sont détruites.

— Le siège central des tremblements de terre est supposé se trouver à 12 milles de la ville de Ofu et à 150 milles du port de Kôbe, dans un monticule percé de fissures qui doivent communiquer, selon le directeur de l'observatoire de Gifu, avec d'immenses cavités souterraines.

Chose curieuse, on rapporte que le navire anglais l'HERCULES, en venant de Kôbe, a été surpris, le matin du 30 octobre, par une tempête d'un genre particulier, à 75 milles environ de la côte japonaise. Un grand bruit s'étant fait entendre, des vagues énormes soulevèrent et balayèrent le navire ; de grosses bulles de gaz sulfureux chaud créaient à la surface de l'eau, qui était brûlante, si bien que l'équipage courut le risque d'être asphyxié.

Ce phénomène, que l'on attribue à l'explosion d'un volcan sous-marin, dura huit heures. On ne sait s'il est en corrélation avec les tremblements de terre qui avaient commencé à se faire sentir au Japon deux jours auparavant.

LES PIRATES DE LA MER DE BEHRING. SAN FRANCISCO, 23 déc. — On attend avec anxiété l'arrivée dans ce port du steamer HATTI GAYE venant de Sitka et qui a servi pendant six ou sept mois, à une véritable expédition de pirates dans l'Océan Arctique.

Le HATTI GAYE est parti au mois de juin dernier de San Francisco pour Coal Harbor, sous le commandement du capitaine Downs et avec deux passagers du nom de Tibbey. Le steamer ayant touché à Victoria, une querelle s'est élevée entre le capitaine et Tibbey qui voulait embarquer des liquides en contrebande. A Coal Harbor, les Tibbey ont formé le projet d'aller faire une expédition dans la mer de Behring. Profitant de ce que le capitaine s'était rendu à terre, ils se sont emparés du steamer, en ont confié la direction au maître d'équipage nommé Andrews et sont partis à la recherche d'aventures.

Tandis que le capitaine Downs et cinq de ses hommes qui avaient été abandonnés à Coal Harbor retournaient à San Francisco, le HATTI GAYE s'en allait au village abandonné de Nikolaski (Alaska) où les frères Tibbey ont mis au pillage une église grecque. Pendant qu'ils naviguaient ensuite à l'aventure dans la mer de Behring, les pirates ne sont pas parvenus à prendre un seul phoque, et le croiseur des Etats-Unis ALBATROSS ayant rencontré, s'en est mis en possession et de quitter ces parages. Le HATTI GAYE est allé aller aux mines d'or de Little Squaw Harbor, où les pirates se sont emparés de bois de construction et de divers matériaux représentant une valeur de \$7,000. Quinze

LES DESORDRES EN ITALIE. Rome, 23 déc. — Des désordres graves se sont produits à Ferrare, ville située à quelque distance de Bologne. Un entrepreneur, nommé Bellini, chargé de l'exécution de travaux importants dans la vallée de Comacchi, près de Ferrare. Pour une raison quelconque, il a refusé de continuer les travaux ; il s'en est suivi qu'un grand nombre d'ouvriers se sont trouvés sans ouvrage. Furieux de la conduite de cet entrepreneur, les ouvriers se sont rendus en masse chez lui et, en un instant, ont saisi sa maison. Ils menaçaient d'y mettre le feu et la police fut appelée pour disperser les émeutiers. Les agents de la force publique n'ont pas pu déloger les perturbateurs et les autorités furent obligées d'envoyer un détachement de troupes sur le lieu du désordre.

LA SUCCESSION DE MEISSONIER. PARIS, 23 déc. — On apprend une nouvelle qui causera une grande sensation dans les milieux artistiques et les cercles de peintres. L'exposition générale des œuvres de Meissonier n'aura pas lieu. La venue du peintre et son fils sont en procès. Mme veuve Meissonier veut vendre tout de suite tous les tableaux que l'on a trouvés dans l'atelier de l'artiste. Son fils, au contraire, veut donner tout l'atelier possible aux œuvres du peintre ; il a même offert de payer à la veuve le prix que fixerait l'estimation. Toute entente est devenue impossible, il n'y aura pas d'exposition. Le procès va commencer. Il ne faut donc pas compter sur la vente des tableaux avant deux ou trois ans, car la justice française est très lente.

AMERIQUE. COMPLICATIONS AU CHILI. New-York, 23 décembre. — LE WORLD de New-York publie une communication spéciale de son correspondant de Washington, qui donne la traduction d'une dépêche chiffrée transmise, dit-il, au département d'Etat par M. Egan ministre des Etats-Unis au Chili. Cette dépêche cause, ajoute le correspondant, de vives appréhensions touchant l'issue du différend chilien. Elle est ainsi conçue :

— La légation américaine est entourée par la police et par une foule armée au sujet de la présence des réfugiés. Il est question de mettre le feu à la légation ou de la faire sauter pour les avoir. Il y a un bâtiment de guerre américain dans le port, mais à grande distance de la légation. Les réfugiés ne peuvent pas s'échapper, mais il faut qu'ils restent à la légation, qui est assiégée.

— Les commentaires qui accompagnent cette communication nous apprennent que la situation au Chili se révèle dans les cercles de Washington comme beaucoup plus grave qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici. Un département de la marine, ou l'on est, comme on l'a déjà remarqué, assez disposé à penser les choses à l'extrême, on dit que la



# CHARBON.

Les Meilleures Qualités de  
Charbon Bitumineux  
et Anthracite.  
Bien Grillé et Tamisé.  
**O'Reilly & Henry**  
Bloc Russell, Rue Sparks.

## ST. LAWRENCE HOTEL.

PAR DU FLEURY ET LACROIX.  
**RIMOUSKI, P. Q.**  
Offrant aux touristes le confort de la vie en famille, belle place de bain, air pur, belles promenes en voiture, promenade au bassin et lieux de pêche.  
Prix raisonnables pour les familles.  
**A. ST. LAURENT & CIE.**  
PROPRIETAIRES.

## HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA.  
Cet Hotel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.

**ISRAEL MOREAU,**  
(Du Montréal Hotel, rue Queen Ouest.)  
PROPRIETAIRE.

## GRANDE REDUCTION

Sur toutes les  
**TAPISSERIES DOREES**  
PENDANT UN MOIS.

**J. F. BELANGER**  
159 Rue Bank  
Téléphone No. 92.

## Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes :  
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.  
**Douglass & Haines**  
234 rue Wellington.  
Agents des célèbres fournaies "S. piercer Jewel"



## FEUILLETON DU CANADA

### LE Devouement d'un Prêtre

Par PIERRE SALES

(Suite)  
—Mais si tu implorais pour moi, toi qui a payé si injustement pour moi ! Si tu daignais avoir pitié de moi, mon malheureux ami, Dieu me pardonnerait sans doute.  
—Dieu pardonne toute les fautes dont on s'accuse !  
Roger Gardain s'était relevé tout à coup, et ses bras étendus semblaient prêts à s'appesantir sur l'étranger. Cette soudaine apparition acheva de bouleverser le malheureux. Ce fut pour lui quelque chose de surnaturel, une vision suscitée par Dieu. Et il se prosterna devant le prêtre en bégayant :  
—Si vous représentez Dieu, ayez pitié.  
—Je vous l'ai déjà dit, répliqua durement Roger Gardain : Dieu ne pardonne que les fautes dont on s'accuse.  
—Et bien ! mon père, voulez-vous recevoir ma confession ?  
Cela avait été brutal, irraisonné ; ce besoin d'avouer sa faute avait été plus fort que tout. Pourtant, l'étranger eut une dernière révolte : se confesser, lui ! Était-ce bien possible ! Avouer sa vie, ses secrets à une autre homme, lui qui vivait depuis plus de vingt ans sans religion !  
Mais à quel cauchemar était-il donc en proie ! Il allait s'éveiller, évidemment ; et tout disparaîtrait, et ce prêtre, et ce cimetière et cette nuit d'angoisse qui l'étreignait !  
Il fit quelques mouvements, croyant qu'il allait se délivrer de cette obsession, s'éloigner. Et alors, la voix, devenue soudainement très douce, le Roger Gardain le retint avec la simple élocution de sa jeunesse.  
Le vieux curé s'était vite repris sur son tempérament d'ancien soldat ;

# ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !  
Nouveaux et a Grand Marche

AMUELEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COCHER DANS TOUS LES GENRES ET A TOUS LES PRIX, CHEZ

## Harris & Campbell

NOTRE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA, EST CENNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Réduction sur tout Achat Argent Comptant.

## HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

## A. C. LAROSE,

Comptable, Auditeur, Syndic  
AGENT D'ASSURANCE  
(FEU, VIE ET ACCIDENT.)  
121 Rue Rideau  
TELEPHONE 189.  
Collections faites promptement

## "Tabac Baby"

TABAC CANADIEN  
—CHEZ—  
EDOUARD CARRIERE,  
145 Rue Rideau—145  
OTTAWA.

## Montres et Bijouteries

en tout genres et de toutes qualités. Seront vendues à 25 pour cent au dessous des prix ordinaires. Chaque Article est garanti de que représente, sinon l'argent vous sera rendu.  
Chez H. NORRIS, No. 30 rue Rideau, (près du Pont des Sapeurs.) Réparations de Montres et Horloges garanties et à des prix modérés.

# Bryson, Graham & Cie.

IDEES POUR NOEL  
Venez de bonne heure et évitez la foule

- Une paire de couvertures.
- Un couvre-pieds.
- Un Couffin.
- Une robe de chambre.
- Un matelas à ressort.
- Une berceuse en pluche.
- Une table en bambou.
- Une petite table en boisier.
- Un porte-manteau.
- Un Chiffonnier.
- Une Berceuse en Chine.
- Un Buffet.
- Une chaise d'enfant en tapis.
- Un traineau d'enfant.
- Un bureau en bambou.
- Un store de fenêtre.
- Un Palais à tapis.
- Une robe de chambre d'enfant.
- Couvertures pour Chevaux.
- Un joint d'enfant.
- Une douzaine d'essuie-mains.
- Une douzaine de Serviettes.
- Une nappe de table.
- Une paire de Saratoga.
- Des Caoutchoux.
- Des Mousstins.
- Une paire de bottes.
- Une paire de Souliers pour Dames.
- Une paire de Pantoufles.
- Une paire de Corsacs.
- Linge de dessous pour Dames.
- Un Châle de Cachemire.
- Un Châle d'Opéra.
- Des Fourrures.
- Un Uster d'Enfant.
- Une Table de Salle à Manger.
- Une douzaine de Chaises de Salle à Manger.
- Une Chaise de Corridor.
- Un Sofa.
- Une Chaise Longue.
- Une Chaise d'Enfant.
- Un Paire de Tableaux.
- Une Paire de Rideaux au Dentelle.
- Une Paire de Rideaux Chemise.
- Un Tapis Turc.
- Un Couvre Armoire.
- Une Paix de Rideaux de Soie.
- Un Dossier de Piano.
- Un Petit Navire.
- Un Wire Door Mat.
- Un Paire de Rideaux.
- Une Casquette de Fourrure.
- Franchise en Island.
- Un Box en Fourrure.
- Une Robe de Soie.
- Une Robe en Cachemire.
- Un Mouchoir de Soie.
- Des Moufles.
- Une Paire de Gants.
- Un Parfums d'Enfant.
- Un Parfums d'Homme.
- Une Paire de Pantoufles.
- Une Casquette de Fourrure.
- Un Chapeau de Feutre.
- Des Br. talis.
- Pardessus en Fourrure.
- Une Chemise de Flanelle.
- Une Chemise Blanche.
- Une Douzaine de Chaussettes.
- Une Ceinture de Soie.
- Une Boite de Figure.
- Une Boite de Biscuits.
- Un Jambon.
- Servies à thé.
- Boite de Cigares.
- Un Ba-Il de Femmes.

# Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

## MORCEAUX A SOUPE!

7 CENTS PAR LIVRE.

## ROTIS DE PORC

9 CENTS LA LIVRE

Geo. Matthews  
ETAUX 18 & 20.  
Marché du Quartier By.

# GEO. PHILBERT, IMPORTATEUR.

## Tapisseries & Peintures.

—COIN DES RUES—  
Dalhousie et Saint-Patrice,  
**Ottawa.**

# GRANDE

Mise en Vente  
—POUR—  
**NOEL**

MERCREDI et JEUDI  
Seulement

150-Robes de Toilettes-150  
Belles et nouvelles  
non pas à \$3.50  
ou \$4.50 mais  
bien à \$2.00  
pièce.

Le public y est pris  
par surprise  
Notre celebre comptoir  
d'étalage

**JOHN MURPHY & Cie.**

Venez au premier  
magasin pour  
nouveautés  
de Noel.

**John Murphy & Cie.**  
66 et 68 rue Sparks.  
P. S. Rendez vous à bonne heure  
afin d'éviter la foule.

—Un homme tel que vous aurait-il tué pour voler ?  
—D'une voix à peine perceptible, l'étranger murmura :  
—Oui.  
—Sans doute... poussé par un besoin d'argent ?  
—L'étranger eut un éclair de colère :  
—Je suis devenu criminel pour satisfaire aux caprices d'une femme ?  
—Cette phrase avait été dite avec un tel accent de sincérité que le prêtre, ému, prononça :  
—Malheureux !  
—Ah ! oui, malheureux, abominablement ! Et la détestable femme qui m'a perdu vit tranquille et heureuse.  
—Il se souvenait au souvenir de cette femme.  
—Pourquoi rejeter vos fautes sur les autres ? interrompit avec sévérité Roger Gardain. Accusez-vous simplement d'être un criminel !  
—Un crime ? murmura l'étranger.  
—Est-ce en duel, mon fils ? ou avez-vous commis un crime ?  
—Un crime ? murmura l'étranger.  
—Oui ?  
—Est-il donc utile que je vous le révèle ? Ne suffit-il pas que je m'accuse devant Dieu pour que Dieu, me pardonne. Dieu sait mon crime ! n'est-ce donc pas assez que je me repente ?  
—Il lui répugnait évidemment d'avouer plus nettement son crime. Roger Gardain cacha son émotion.  
—Je ne désire rien savoir d'inutile, dit-il d'un ton presque indifférent. Ne me nommez donc ni votre victime, ni le lieu où vous avez commis votre crime. Cependant, avant de vous donner l'absolution, il faut que je connaisse les circonstances de ce crime.  
—L'inconnu se repêcha sur lui-même, et regardant le prêtre en dessous, il demeura silencieux.  
—Je comprends combien ce souvenir vous est pénible, dit Roger Gardain ; je vais vous aider. Vous n'aurez qu'à me répondre par oui ou non. Ce crime, vous l'avez peut-être commis à la suite d'une querelle ?  
—Non.  
—Était-il causé par quelque passion ?  
—Non !  
—Alors, quelle en fut la cause ?  
—L'inconnu ne répondit pas.  
—Un homme tel que vous aurait-il tué pour voler ?  
—D'une voix à peine perceptible, l'étranger murmura :  
—Oui.  
—Sans doute... poussé par un besoin d'argent ?  
—L'étranger eut un éclair de colère :  
—Je suis devenu criminel pour satisfaire aux caprices d'une femme ?  
—Cette phrase avait été dite avec un tel accent de sincérité que le prêtre, ému, prononça :  
—Malheureux !  
—Ah ! oui, malheureux, abominablement ! Et la détestable femme qui m'a perdu vit tranquille et heureuse.  
—Il se souvenait au souvenir de cette femme.  
—Pourquoi rejeter vos fautes sur les autres ? interrompit avec sévérité Roger Gardain. Accusez-vous simplement d'être un criminel !  
—Un crime ? murmura l'étranger.  
—Est-ce en duel, mon fils ? ou avez-vous commis un crime ?  
—Un crime ? murmura l'étranger.  
—Oui ?  
—Est-il donc utile que je vous le révèle ? Ne suffit-il pas que je m'accuse devant Dieu pour que Dieu, me pardonne. Dieu sait mon crime ! n'est-ce donc pas assez que je me repente ?  
—Il lui répugnait évidemment d'avouer plus nettement son crime. Roger Gardain cacha son émotion.  
—Je ne désire rien savoir d'inutile, dit-il d'un ton presque indifférent. Ne me nommez donc ni votre victime, ni le lieu où vous avez commis votre crime. Cependant, avant de vous donner l'absolution, il faut que je connaisse les circonstances de ce crime.  
—L'inconnu se repêcha sur lui-même, et regardant le prêtre en dessous, il demeura silencieux.  
—Je comprends combien ce souvenir vous est pénible, dit Roger Gardain ; je vais vous aider. Vous n'aurez qu'à me répondre par oui ou non. Ce crime, vous l'avez peut-être commis à la suite d'une querelle ?  
—Non.  
—Était-il causé par quelque passion ?  
—Non !  
—Alors, quelle en fut la cause ?  
—L'inconnu ne répondit pas.

regrette vraiment de toute mon âme. Ma contrition est parfaite. Mon père, au nom de Dieu, donnez-moi l'absolution !  
—Il faut d'abord, mon fils, que je sache si votre crime n'est pas de conséquences terrestres que vous pourriez racheter. C'est pour cela que je vous demandais tout à l'heure si votre victime ne laissait pas de famille. Mais, du moins, me direz-vous si aucun innocent ne fut accusé de votre crime ?  
—L'inconnu se taisait.  
—Allons ! Je comprends ! s'écria brusquement Roger Gardain. Un innocent a payé pour vous. Vous l'avez laissé accusé et condamner.  
—Il est mort, balbutia le criminel. Adieu par l'horreur de mon crime, redoutant la justice des hommes, je fus loin de ma patrie, laissant un innocent aux mains des justiciers. Talonné par les remords et la crainte, j'ai traîné par le monde une vie d'aventures et de périls, cherchant l'oubli dans les raffinements de débauche et de la passion. Hélas ! pendant que je cherchais un allègement à mes tortures, un homme, généreux et loyal, payait de son honneur et de sa vie un forfait qu'il n'avait pas commis. Aujourd'hui, je ne puis donc plus rien faire pour lui.  
—Et pour sa mémoire ? Vous imaginez-vous que Dieu peut pardonner à un être tel que vous qui, non content de tuer son semblable, a laissé condamner un innocent ? Malheureux ! Votre crime ne peut être effacé que par la réhabilitation de cet innocent ! Et je vous ordonne tout d'abord de me dire son nom !  
—En voyant la prostration qui s'empara de l'étranger, le prêtre crut un instant qu'il l'avait vaincu. Mais une minute ne s'était pas écoulée que le ciel s'éclaircissait soudain et une lueur venue de l'est blanchissait légèrement le cimetière. Le jour se levait. L'étranger se frotta les yeux comme s'il s'éveillait. Il se redressa brusquement.  
—Mortel !  
—Tournez le dos au prêtre, il promet un regard fier, assuré sur la campagne, encore endormie, puis sur la mer qui se colorait de plus en plus de teintes éclairées, sur la pointe de la Varde et Saint-Malo, que dessinait une auréole lumineuse. Et il eut un éclat de rire sardonique. Il se reprenait enfin sur sa terreur absurde, sur cette nuit si suggestive qui avait failli le vaincre, sur ce prêtre qui l'avait sans doute hypnotisé...  
—Revenant à Roger Gardain, il lui tapa moqueusement sur l'épaule.  
—Mon cher curé, dit-il d'une voix railleuse, vous êtes un peu naïf ; les malins doivent vous en conter. Mais nous ne sommes plus au temps des conversions et des miracles. Adieu !  
—En enjambant les tombes, il courut vers la mer. La stupefaction du prêtre fut telle que, lorsqu'il voulut s'élaner à la poursuite de l'inconnu, il était trop tard : le bandit sautant de rocher en rocher, avait atteint son canot et nageait vers yacht. Le bon curé ne s'acharna pas à une lutte inutile. Il se contenta de bien examiner le yacht ; et, quand le yacht fut en marche, il tomba à genoux et s'écria avec une joie céleste :  
—Merci, mon Dieu ! Maintenant, je sais que le père de Gilbert était innocent !  
FIN DE LA TROISIÈME PARTIE  
I. — SECRET BRULANT.  
Une demi-douzaine de femmes formaient un groupe très animé, sous le porche de la vieille église de granit. Il était près de dix heures, et le recteur, qui expédiait régulièrement sa messe avant sept heures, n'avait pas encore paru.  
Sa servante éplorée s'était jointe à elle et racontait qu'elle l'avait entendu par tir au milieu de la nuit. Cela lui arrivait parfois, elle ne s'en était pas d'abord inquiétée, mais, au lever du jour, quand elle s'était aperçue de son absence, quand elle avait constaté que son lit n'avait même pas été défilé, elle !  
—M'échapperait-il ? murmura Roger Gardain avec un léger désappointement.  
—Mais l'inconnu avait sans doute deviné sa pensée, car il naviguait au nord. Et lorsque le curé, qui s'était momentanément enfoncé dans les terres, remonta sur un tertre pour explorer la mer, il constata que le yacht, au lieu de filer sur la pointe de Dinard, allait bientôt doubler celle de la Varde.  
—M'échapperait-il ? murmura Roger Gardain avec un léger désappointement.  
(A Continuer)